

**Eric Sivry** est né le 1<sup>er</sup> octobre 1959. Poète, directeur de la revue littéraire et artistique *Intuitions*, il a écrit neuf recueils de poèmes depuis 1987, dont *A force de Jours* et *Peñiscola* aux éd. Schena (Fasano, Italie, 2006). Il est aussi l'auteur de deux récits, *Carnaval* (2005) et *l'Île perdue* (2007), éd. *D'Ici et D'Ailleurs*, Paris. Critique littéraire, il a notamment consacré une étude à *Un Amour de Swann* de Marcel Proust, éd. Ellipses, Paris, (1998 et 2007); et une autre au recueil *Les Planches courbes* du poète Yves Bonnefoy (avec Sylvie Jacobée-Biriouk), éd. Ellipses, Paris, (2005). A l'origine du groupe artistique intuitiste privilégiant l'expression de l'intuition en littérature et en art, il est en outre l'auteur d'un manifeste, *Pour un Art de l'Intuition*, éd. Anagrammes, (2003).



**T**enir fermement dans l'eau de mes doutes. Ne pas regretter les mois, les années perdues. Voici enfin que l'homme se déploie, que mon pays devient le monde. L'automne n'est jamais vraiment mort, et voici déjà que le printemps brûle. Les feuillaisons vert tendre battent dans le multiple, comme mon cœur fatigué pourtant ivre de vivre et d'espérer.

Le mistral d'avril s'est tu, il en va des vagues comme des rêves insensés de la jeunesse, même fatigués, pris dans des cristaux de sel, emmurés dans le temps qui désabuse.

Je sens que le peuple de tous mes songes se soulève, qu'il veut prendre d'assaut les citadelles du fatal. Faire *peau neuve*.



Le mistral d'avril s'est tu. Une lumière plus blanche baigne le village horizontal. A la seconde où je t'ai vue le monde renaissait ainsi, c'était le printemps après l'automne. Une saison nouvelle où tout recommence, où l'avenir déboule harmonieux, indomptable, acharné comme l'enfance.

C'est pour cela que nous vivions, exactement, ce paradis fiévreux dans l'existence rauque, ces premières fleurs sur la branche, une autre façon d'être, déshabillée des salissures de l'hiver.

Autre saison, autres rêves, autres visages. Adieu prison de l'habitude, adieu néant, tout recommence. Ne nous souvenons plus des carnages d'hier. Sous l'oranger l'ombre apaisante. Il nous fallait ainsi renaître, marcher sur les eaux suspendues de la parole, imiter le prodige de l'amandier vert cru éclatant de sève et de feuilles.

Mais les années ont trop passé, trop usé, je ne sais plus. Quoi? déjà la vieillesse et l'escale? Parmi les sauges je veux naître, renaître après la neige, enfant, chrysalide pour m'éveiller dans le vent de l'énigme.